

J'ai vu le loup, le renard, le lion Quand un spectacle fait l'histoire

François Droüin

Numéro 127, automne 2016

Au cœur de la culture et de l'identité. La musique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83715ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Droüin, F. (2016). J'ai vu le loup, le renard, le lion : quand un spectacle fait l'histoire. *Cap-aux-Diamants*, (127), 20–23.

J'AI VU LE LOUP, LE RENARD, LE LION QUAND UN SPECTACLE FAIT L'HISTOIRE

par François Droüin

Le 13 août 1974, Félix Leclerc, Gilles Vigneault et Robert Charlebois sont réunis sur les plaines d'Abraham à Québec afin de chanter ensemble sur une même scène devant une foule estimée entre 100 000 et 125 000 personnes. Les trois chanteurs font le lien entre trois générations de Québécois. Félix Leclerc, le poète de l'île d'Orléans, a 60 ans; Gilles Vigneault, le chantre de Natashquan, a 45 ans; Robert Charlebois, le rocker de *L'Osstidcho*, a 30 ans. Chacun est accompagné par ses propres musiciens pour ce spectacle. Auteur-compositeur-interprète formé à l'écoute de la chanson française, Félix monte sur scène avec sa fidèle guitare classique. Il est suivi de son complice, Vic Angelillo à la contrebasse électrique. Plus proche de la chanson traditionnelle et du folklore, Vigneault est accompagné de son chef d'orchestre et pianiste, Gaston Rochon. Son ensemble est complété par Bob Angelillo à la contrebasse électrique, Langis Breton au violon et Jean-Claude Guérard à la batterie. Héraut de la musique psychédélique, Robert Charlebois se produit avec sa « gang » : Marcel Beauchamp à la guitare électrique et aux claviers, Marcel Robidoux à la guitare électrique douze cordes et Serge Blouin à la contrebasse électrique. Charlebois, lui-même, chante en jouant tantôt du piano, tantôt de la guitare électrique.

Le spectacle commence par un succès interprété par chacune des vedettes. *Moi, mes souliers* de Leclerc est suivi de *Lindberg* de Charlebois et puis de *Mon pays* de Vigneault. La foule réagit; la soirée est belle; un événement extraordinaire pour la musique québécoise est



Félix Leclerc, Gilles Vigneault et Robert Charlebois : trois chanteurs, trois générations.
Photo : anonyme (1974).

en route. Félix enchaîne avec *Contumace* et *Bozo* avant que les trois « ténors » se partagent le micro pour *La marche du président*, une chanson dont les paroles sont de Vigneault et la musique de Charlebois. C'est ensuite à Vigneault d'y aller de deux de ses titres, *Ti-cul Lachance* et *Gros Pierre*, avant que Charlebois n'interprète sa version musicale de *Sensation*, poème d'Arthur Rimbaud. Il chante ensuite *Complots d'enfants* en duo avec Félix Leclerc. Ce dernier poursuit cette partie du spectacle en solo avec *La mort de l'ours* et *Les 100 000 façons*. Cette portion du spectacle est complétée par une version endiablée de *Entr' deux joints*, un des hymnes du rock québécois, dont les paroles très politisées, œuvre de l'indépendantiste Pierre Bourgault, ont été mises en musique par Charlebois.

La foule est conquise; les applaudisse-

ments fusent. Et c'est reparti, chacun des chanteurs interprète ensuite coup sur coup deux pièces de son répertoire. C'est *Pendant que* et *La Manikoutai* pour l'enfant chéri de la Côte-Nord; c'est *Ordinaire* et *Le mur du son* pour Garou, la tornade d'énergie; et c'est *Un soir de février* et *Le p'tit bonheur* pour Félix, le père de la chanson québécoise. Puis, le spectacle prend une autre tournure : les trois hommes ont aussi un message à livrer à la nation québécoise. Gilles Vigneault amorce ce segment du spectacle avec *Il me reste un pays* dont les dernières strophes, « Il nous reste un pays à comprendre. Il nous reste un pays à changer », sont reprises en cœur par l'auditoire. Charlebois poursuit avec *Qué-Can Blues*. Là encore les dernières paroles de cette chanson, « Et faire de la Nouvelle-France, la terre promise de l'espé-

rance », sont un message destiné à toute la population québécoise. Enfin, l'interprétation par Leclerc de *L'Alouette en colère*, avec ses allusions à la crise d'Octobre 1970, laisse entièrement paraître la teinte nationaliste que les trois artistes veulent donner au spectacle. Le tout se termine par *Mon pays*, un très beau texte de Réjean Ducharme mis en musique par Charlebois, qui témoigne de la misère du gagne-petit.

Mais trêve de revendications, l'heure est d'abord à la fête. Vigneault revient au micro avec une interprétation de *La danse à Saint-Dilon* qui fait virevolter l'auditoire et laisse chacun le cœur rempli d'émotions. La conclusion est proche : tous les musiciens sont présentés sous un tonnerre d'applaudissements. En finale, Leclerc, Vigneault et Charlebois reprennent *Quand les hommes vivront d'amour* de Raymond Lévesque. Cette chanson, écrite en 1956 à Paris, dénonçait à l'origine les malheurs de la guerre d'Algérie. Ses paroles empreintes d'un grand humanisme sont un appel à la paix. Au fil des ans, elle devient une des chansons québécoises les plus connues de la francophonie. Cette reprise de 1974 clôture à merveille un spectacle exceptionnel. Durant toute la soirée, la foule a chanté en chœur avec les artistes. À la fin, ceux-ci reviennent plusieurs fois en rappel saluer les spectateurs. Puis les micros et les lumières se ferment : un moment mythique de la chanson québécoise vient d'avoir lieu. Le Français Léo Ferré commente l'événement en terme élogieux. Il souligne que ce genre de prestation a quelque chose de rare et d'épatant, que cela ne pouvait pas se faire en France alors que c'était plutôt la rivalité qui régnait entre les grands chanteurs.

Ce succès s'explique en partie par le contexte de la Superfrancofête. Le spectacle de Leclerc, Vigneault et Charlebois sert d'ouverture à cette grande fête de la francophonie qui se déroule à Québec et à Sainte-Foy du 13 au 24 août 1974. La Superfrancofête permet de réunir

des représentants de plusieurs pays de la communauté francophone internationale et elle met en vedette de nombreux artistes renommés. Durant une douzaine de jours, un peu partout à Québec et à l'Université Laval, un impressionnant menu d'activités permet à des artistes, à des artisans et à des athlètes venus d'une pléiade de pays de montrer leur savoir-faire. À travers un mélange de cultures et de rythmes, la Superfrancofête a un dénominateur commun : la langue française. Ce premier festival international de la jeunesse franco-

dans la mémoire de tous les participants. Les délégués, 1 100 au total, proviennent de 25 pays dont plusieurs d'Afrique. Le choc des cultures est total. Certains participants prennent l'avion pour la première fois de leur vie; d'autres sont étonnés de pouvoir utiliser un ascenseur et s'amuse à les faire monter et descendre sans autre objectif ! Devant les murs de l'ancienne prison des plaines construites par Charles Baillairgé au XIX^e siècle, un « Village des arts » voit le jour. La population de Québec, littéralement tombée sous le charme, y côtoie



Une foule de 120 000 personnes est réunie le 13 août 1974, en soirée, sur les plaines d'Abraham.
Photo : anonyme (1974).

phone est une initiative de l'Agence de coopération culturelle et technique avec la collaboration des gouvernements du Québec et du Canada. Son budget d'opération est d'environ 2,5 millions de dollars et attirera plus de 800 000 spectateurs dans la Vieille Capitale dans une atmosphère festive qui restera gravée

les artisans du Tchad, de Monaco, de l'île Maurice, du Gabon, du Vietnam, etc. À l'Université Laval, la piste d'athlétisme est au centre de compétitions sportives et traditionnelles comme celle des charmeurs de serpents dont la présence crée un grand émoi.

À l'origine, l'événement reste peu média-

tisé. Le chauvinisme des journalistes de Montréal y étant pour beaucoup : en effet, que pouvait-il se dérouler d'important à Québec, dans le gros village? C'était sans savoir que trois hommes allaient changer à jamais le visage de la chanson québécoise. C'était sans savoir qu'un jeune lion prêt à jeter sa batterie à la tête de son auditoire allait chanter sur les Plaines. C'était sans savoir qu'un fin renard, rédacteur de calepins remplis de poèmes finement ciselés allait prendre sa guitare et chanter sur les Plaines. C'était sans savoir qu'un loup, véritable porte-étendard d'un royaume nordique et de son folklore allait aussi chanter sur les Plaines. Pierre Lefrançois, directeur général de la Superfrancofête se rappelle très bien de cette soirée où il « a vu le loup, le renard, le lion ». Son organisation attendait quelques milliers de personnes, plus de 100 000 sont venus à la fête. Il qualifie le spectacle de véri-

table coup de circuit. Pour la première fois de l'histoire du Québec, des grands de la chanson se réunissent sur une même scène extérieure pour présenter un spectacle en commun. La formule est ensuite reprise à plusieurs occasions, que ce soit pour les grands spectacles de la Saint-Jean-Baptiste sur le Mont-Royal ou ailleurs ou encore lors des nombreux festivals qui animent les étés québécois. *J'ai vu le loup, le renard, le lion* est à l'origine du concept. Leclerc, Vigneault et Charlebois, en ouverture de la Superfrancofête, vont créer le premier grand spectacle extérieur du Québec. Pour une des première fois, un grand rassemblement de foule ne vise pas des revendications sociales, mais cherche à célébrer la richesse du français et de la culture québécoise. Plus encore, c'est toute l'industrie de la musique et du spectacle au Québec qui est bouleversée par cette soirée du 13 août 1974.

Jean Beuchesne, responsable de la programmation du Festival d'été de Québec durant 25 ans, dira au *Devoir* en 2014, en parlant du spectacle d'ouverture de la Superfrancofête : « On était devant un festival, qui comprenait un concert, et celui-ci pouvait être enregistré, endisqué et vendu. C'était un premier modèle d'intégration verticale. »

Mais ce n'est pas seulement par la forme que ce spectacle renouvelle la chanson québécoise. Son contenu est une véritable mutation. Et pourtant, il a failli ne jamais avoir lieu. Durant les années 1960, Charlebois avait bien fait la première partie de certains spectacles de Félix, mais les deux n'étaient pas de la même génération. En 1974, le scandale de l'Olympia était frais à la mémoire de l'habitant de Saint-Pierre à l'île d'Orléans et il se demandait quel mauvais coup le jeune rocker avait dans sa manche. Lorsque Charlebois arrive chez Leclerc pour discuter du projet, Félix l'accueille en lui disant : « Stationne ton auto par devant, cela ira plus vite pour partir... ». Après une bonne discussion sur le peron, après une bière pour l'un et un gin tonic pour l'autre, le courant a passé. Pour Vigneault, ce spectacle avec ses deux comparses est le plus important de sa carrière : pour cet homme de lettres, pour ce détenteur de sept doctorats honorifiques, c'est le moment où le Québec a pris sa place dans la francophonie et dans le monde, une place qui lui revenait et qui avait été nié depuis longtemps. N'oublions pas que quelques semaines avant la Superfrancofête, l'Assemblée nationale du Québec adopte la loi 22 et que, pour la première fois de son histoire, le Québec a le français comme seule langue officielle. Le spectacle, présenté en ouverture du festival, est ainsi une véritable guerre des drapeaux. Richard Drouin, président de la Superfrancofête, résume bien la situation : « Même si les libéraux de Robert Bourassa étaient un gouvernement québécois fédéraliste, il y avait des tensions assez grandes entre le Qué-



J'ai vu le loup, le renard, le lion est un album double en vinyle enregistré lors de l'ouverture de la Superfrancofête. Photo : GSI Musique. (Coll. privée).



Le choc des cultures est total pour la population de Québec lors du premier rassemblement de la jeunesse de la francophonie. Photo : Jules Rochon, 18 août 1974. BANQ Québec (E10, S44, SS1, D74-487).

bec et le Canada à ce moment-là, à propos des positions politiques à adopter à l'étranger. » Le gouvernement du Québec exige le statut de gouvernement participant à cette rencontre de la francophonie au même titre que le gouvernement du Canada, et ce, contrairement aux autres provinces du Canada. Durant les discours inauguraux, quelques milliers de manifestants indépendantistes interpellent le premier ministre canadien, Pierre Elliott Trudeau. Celui-ci leur répond du tac au tac qu'ils « gueulent mais qu'ils vont perdre les prochaines élections ». Robert Bourassa, premier ministre du Québec, est le point de mire des opposants et son accueil se fait sous les huées. Au moment de lever les drapeaux, le protocole est foulé aux pieds. La fanfare du Royal 22^e Régiment joue alors le *Ô Canada*, mais le drapeau du Québec reste au sol tandis que l'unifolié et les drapeaux du Nouveau-

Brunswick, de l'Ontario et du Manitoba sont élevés. Le sculpteur port-jolien Pierre Bourgault, responsable de hisser le fleurdelisé, a expliqué au journal *Le Jour* la source du problème : « Les sons de l'hymne national canadien, ça me donne des crampes dans les doigts. Je ne peux rien faire avec mes mains tant qu'ils ne se sont pas tus... » Cette dimension politique du spectacle n'échappe à personne. Le lendemain de leur prestation sur les Plaines, Charlebois, Leclerc et Vigneault rencontrent le premier ministre Trudeau pour un déjeuner au Château Frontenac. Félix est bien décidé à lui dire que les Québécois « sont rendus au bout et que les Anglais d'Ottawa doivent faire attention ». Mais Trudeau en a vu d'autres et sait manier l'art de la diplomatie. Charlebois résume ainsi la rencontre : « Devant lui, on ne se demandait pas qui était le chef. Il a fait des grosses gaffes, mais mon Dieu qu'il

avait une classe et un charisme extraordinaire. Les trois, on était comme hypnotisés par un cobra, on s'est serré la main et on n'a rien dit. Mais il a compris... » *J'ai vu le loup, le renard, le lion* reste aussi dans notre mémoire collective grâce à un enregistrement intégral du spectacle. Un album double en vinyle est produit en 1974 par Guy Latraverse pour le label GSI Musique. Cet enregistrement est réédité en format numérique en 1999. Ce document permet de revivre ce moment historique pour la musique québécoise et de constater que lorsque « le loup, le renard et le lion » ont entonné à l'unisson *Quand les hommes vivront d'amour* du poète Raymond Lévesque, c'est la francophonie tout entière qui a constaté que la spécificité de la chanson québécoise a aussi une portée universelle.

François Droïin est historien.